

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir

Numéro 38

soirmagazine@yahoo.fr

L'ENTRETIEN
DE LA SEMAINE«Le nombre
d'agressions a
pratiquement
doublé cette année»Le professeur Mustapha
Guenane, chef de service
réanimation à l'hôpital
Zemirli, nous a fait part
dans cet entretien des
derniers bilans ayant trait
aux cas d'agressions à
l'arme blanche et autres
objets contondants traités
dans son établissement.

Lire en page 12

C'EST MA VIE

La ligne Morice
s'invite chez
Belabbas LakhdarLe moudjahid Belabbas
Lakhdar est de ceux qui
n'aiment pas parler de leur
passé révolutionnaire,
pourtant jalonné de hauts
faits d'armes qui font la
fierté de la famille et de
sa vie dans le maquis qu'il
a rejoint très jeune,
en 1956, alors
qu'il avait 22 ans.

Lire en page 13

VOYAGE CULINAIRE

Tbeikhet el
khodra, un plat
ancestral qui
rappelle l'automneNous allons nous
remémorer cette semaine
des plats que nous avons
presque oubliés et que nos
mères et grands-mères
préparaient en cette saison
autumnale avec un rien
d'ingrédients : une pomme
de terre par-ci, une
courgette par-là, quelques
carottes, une tomate
ajoutées à un bouquet
d'herbes odorante,
et la theikhat aux légumes
était prête.

Lire en page 14

Victimes d'agression, des stigmates indélébiles

Evoquer une agression n'est pas chose aisée. Les souvenirs sont là quelque part dans les méandres de notre mémoire. Pourtant, pouvoir exorciser ce mauvais vécu est une bonne chose. Il a deux impacts : se déculpabiliser et alerter l'opinion publique. Des personnes ont bien voulu partager cette mauvaise expérience.

Par Sarah Raymouche

Soraya, agressée après
un match de football

A l'évocation de notre question, Soraya, jeune employée dans une entreprise privée, a de prime abord certifié n'avoir jamais fait l'objet d'une quelconque agression. Pourtant, quelque peu honteuse, elle nous avouera plus tard : «Lorsque j'étais au lycée, plus précisément l'année où je préparais mon bac, un jeudi après-midi, à ma sortie de mes cours de rattrapage, je me rendais chez moi. A quelques mètres de la maison, dans un quartier populaire, je me retrouve face à une bande de hooligans, sortis du stade. Ils étaient complètement hystériques. Je voulais entrer dans un magasin pour m'y abriter mais impossible. Ils ont tous baissé rideau. Et sans me rendre compte, j'étais happée par cette horde en furie. En quelques secondes, des mains baladeuses ont parcouru tout mon corps.» Les larmes pleins les yeux, Soraya poursuit : «En essayant de m'extirper du groupe, d'autres mains m'agrippaient encore. Certains de ces voyous m'ont volé mes lunettes de soleil alors que d'autres tentaient de me voler mon sac auquel je m'accrochais.» A la question de savoir comment elle s'en est sortie, elle explique : «Je pense qu'un parmi eux a été sensible à mon désarroi et mes cris. J'ai senti qu'une main forte m'a projetée à l'extérieur. Un des propriétaires du magasin a ouvert un petit rideau à travers lequel j'ai pu m'engouffrer.»

Après cette mauvaise expérience, elle dira : «Depuis, je ne regarde plus aucun match de football. Sincèrement, ce qui m'a le plus choquée est que cela s'est passé en plein jour et à quelques mètres de chez moi. Pour tout vous dire, lorsque cette meute est passée, je suis rentrée, en titubant, à la maison. Je n'ai pu sortir de ma chambre qu'après avoir pleuré toutes les larmes de mon corps durant des heures. Je n'ai pas pu expliquer à mes parents ce qui m'est arrivé. Je me suis contentée de leur dire que je



Je serre mon sac et j'entame la montée des marches. A un certain moment, je sens que mon sac est tiré vers l'arrière. Cela a duré une fraction de seconde. Je le tire et je vois qu'il a été lézardé et que mon portefeuille avait disparu. Tout de suite, je me suis mise à crier et à bousculer les personnes qui étaient derrière moi en leur expliquant la situation. Personne n'a bougé, rien. J'avais l'impression que j'étais seule au monde. Aucune des personnes présentes n'a daigné lever le petit doigt. Pourtant, il y avait parmi elles qui ont vu deux jeunes courir. Je voulais crier, non pas pour alerter du vol, mais hurler après ceux qui sont restés spectateurs.

A ce moment-là, j'ai compris que le civisme n'existait plus chez les Algériens. J'ai pris alors la décision d'aller déposer plainte. Dès que les formalités ont été achevées, je me suis rendue chez moi.

A cet instant précis, je ne voulais pas pleurer mais crier. J'étais furieuse mais je me suis sentie surtout humiliée. C'est un sentiment qui ne m'a plus quittée ; dès qu'on m'évoque une histoire de vol, je me rémémore la scène que j'ai vécue.»

Mounir, attaqué chez lui

C'est une histoire peu banale que nous a racontée Mounir, employé dans une entreprise étatique. «Durant mon enfance, plus précisément lorsque j'étais scolarisé au primaire, j'ai failli être kidnappé de chez moi. Je rentrais tranquillement comme d'habitude à la maison pour le déjeuner. Mon père et ma mère travaillaient, alors ils m'ont donné le double des clés de la maison. Mes parents ont fait en sorte d'organiser ma pause-déjeuner en leur absence et me débrouiller du haut de mes dix ans. Arrivé au pas de la porte comme d'habitude, j'ôte le double de la clé suspendu à mon cou et j'ouvre la porte.

Au moment de la refermer, je vois une main et un pied qui essayent de s'interposer. Je n'ai dû mon salut qu'à un cri d'une voisine qui a assisté à la scène.

Le kidnappeur a dévalé les escaliers rapidement. Je me suis mis moi aussi à crier et pleurer en fermant la porte. Je suis resté chez moi et je ne suis plus sorti jusqu'au retour de mes parents.

Depuis, ils ont pris la décision d'amener ma tante pour s'installer chez nous et veiller sur moi pendant leur absence.» Devenu adulte, Mounir n'a pas oublié cette histoire, vieille de plus de deux décennies. «Pour les parents dans l'obligation de laisser seuls leurs enfants scolarisés toute la journée, il faut faire en sorte qu'ils n'aient pas les mêmes habitudes. C'est une mesure de prévention nécessaire. Sincèrement, jusqu'à présent, je suis toujours choqué par cette histoire. Je me dis que j'ai échappé à quelque chose de grave !» ■

pleurais à cause du vol de ma paire de lunettes. Comment expliquer et exprimer ce sentiment d'être souillée ?»

Nadjia, victime d'un vol
à la tire à quelques mètres
de chez elle

Soraya n'est pas la seule à avoir été victime d'une agression à quelques mètres de chez elle. Nadjia, ouvrière dans un atelier de confection, en a fait les frais elle aussi. «Je me sens en sécurité dans mon quartier. Je suis chez moi et de ce fait je suis convaincue qu'aucun danger ne pouvait me guetter», explique



Nadjia. Cependant, c'est précisément cette confiance qui lui sera fatale. «Dans mon quartier, à une ruelle de notre domicile, plus précisément, habite ma tante. En début d'après-midi, je suis sortie de chez moi pour lui rendre visite. Je portais une chaîne en or que j'aimais beaucoup. J'ai omis de l'enlever du fait que je ne devais pas quitter mon quartier. Pourtant, à peine ai-je fait quelques pas, qu'un voleur m'a arraché ma chaîne. Cela s'est passé en quelques secondes. Je ne me

souviens que de la couleur de ses baskets blanches. Je me suis retrouvée par terre avec une sensation de brûlures au cou. Des habitants du quartier ont essayé de le rattraper mais il s'est éclipsé entre les tables des marchands installés le long de la ruelle.» Nadjia change de sujet pour préciser : «Fort heureusement que maintenant, notre quartier s'est débarrassé de ces tables qui ont été la cause de plusieurs vols et agressions.» Pour revenir à son agression, notre interlocutrice poursuit son récit : «Sans me rendre compte, je suis retournée chez moi avec la sensation d'être assommée. J'étais choquée. Je sentais une boule qui me serrait très fort la gorge. J'étais impuissante. A cet instant, j'ai craqué, éclatant en sanglots, pleurant jusqu'à m'endormir. Je suis tombée malade le lendemain. Je me suis sentie lasse et fatiguée. Je n'arrivais pas à admettre que je me sois fait voler «chez moi» et en plein jour. Depuis ce jour, je fais très attention lorsque je marche dans la rue. Non pas pour la perte financière, mais plutôt pour ne plus m'exposer à cette terrible angoisse et cet état de choc.»

Souhila, volée
dans un arrêt de bus

Jeune femme dynamique et cadre dans une entreprise privée, Souhila tenait à apporter son témoignage. «Je pense que ce qui est le plus choquant, c'est d'être agressée en plein jour. Et de surcroît, au vu et au su de tous. Cela a été mon cas. Il était 8h. J'attendais tranquillement à l'arrêt de bus. Celui que je devais prendre s'est avancé et une foule dense s'est formée pour y monter.

«Lorsque cette meute
est passée, je suis
rentrée, en titubant, à
la maison. Je n'ai pu
sortir de ma chambre
qu'après avoir pleuré
toutes les larmes de
mon corps durant des
heures. Je n'ai pas pu
expliquer à mes parents
ce qui m'est arrivé.
Comment expliquer et
exprimer ce sentiment
d'être souillée ?»

ATTITUDES

Par Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

Imprudence

«Que diriez-vous de découvrir les montagnes du massif du Djurdjura, de bivouaquer dans la prairie d'Aswel et surtout de fuir la chaleur de la ville ?» C'est ainsi que s'est adressé Kheulfa, un féru de la montagne, à ses amis. Une proposition alléchante que le groupe n'a pas hésité une seconde à accepter. Sac à dos, tentes, sac de couchage, chaussures de randonnée, tout a été embarqué dans les voitures direction les murailles rocheuses du Djurdjura. Alors qu'ils avaient quitté Alger où la température avoisinait les 35 degrés, la nature les accueillait avec beaucoup de fraîcheur, le mercure affichait 6 degrés en soirée. Après une marche à travers une longue et étroite prairie d'altitude où un brouillard les a enveloppés, c'est sur un terrain accidenté, des roches coupantes, des crevasses et un relief calcaire que nos randonneurs, guidés par le chef de troupe, continuent leur périple. Il est alors 11h, pour-

tant, la veille, un bulletin météo spécial a été émis par Météo Algérie, annonçant des orages et une baisse de la température, mais cela n'a pas dissuadé notre «spécialiste» de la montagne qui a vite fait de rassurer ses amis :

- Ne craignez rien, la montagne je la connais comme ma poche, suivez-moi.

C'était sans compter sur l'immensité de la majestueuse. La nuit commence à tomber, mais Kheulfa s'obstine à continuer sa traversée en passant par des sentiers dangereux (barres rocheuses) qu'il n'a jamais foulées, déarrant de la face sud, voulant effectuer une boucle pour aboutir à la face nord. Il avait tout faux. La nuit tombée, il avait perdu tous ses repères, évoluant à l'aveuglette. Il a compris alors que la montagne ne lui avait pas livré tous ses secrets, mais il ne pouvait ni le montrer, encore moins l'avouer à ses cinq comparses, dont une fille, éblouis par

leur découverte. Faisant bonne figure face aux visages apeurés de ses compagnons, il leur rassura en leur proposant d'interrompre leur marche et de dormir, car la fatigue se faisait ressentir, en attendant que le soleil se lève et reprendre leur chemin. Ils se sont assis à même le sol, recroquevillés, sans couverture en s'abritant entre les rochers. Le froid glacial de la nuit, à 1700 m d'altitude, ne les laissera pas fermer l'œil. Kheulfa n'a pas pris les couvertures de survie. Il s'en mordra les doigts :

«Et dire que je les ai ôtées de mon sac, me disant que l'on n'en aura pas besoin.»

Deuxième imprudence : ne jamais sous-estimer la montagne. C'est comme la mer ; l'on se rend compte qu'on est un petit grain de poussière face à sa force.

Constatant que leur retour avait trop tardé, leurs amis alertèrent la Protection civile de Tikijda. Contacté, Kheulfa indiquera sa position, mais il prouvera une fois de plus qu'il ne connaissait pas la montagne. Il orientera les secours vers une montagne située à l'opposé du lieu où ils se trouvaient. En fait, c'est tout une montagne qui les séparerait de leur abri. Autant chercher une aiguille

dans une botte de foin. Parlant de son téléphone portable, il dira :

«Je vois les lumières de la ville de Tizi-Ouzou en face de moi, et la montagne me donne le dos.»

Une phrase qui deviendra légendaire et fera sourire les plus expérimentés.

Les secouristes feront appel à leur tour aux hommes de terrain : randonneurs, escaladeurs et spéléologues qui connaissent la région et qu'ils tireront de leur sommeil à 4h du matin alors qu'ils campaient dans une prairie de la région, pour les accompagner dans leurs recherches. Rodés pour ce genre d'opération, ils se scindèrent vite en deux groupes, et ceintureront la montagne. Malheureusement, leurs recherches s'avèrèrent vaines car l'indication de Kheulfa était fautive.

Quant à notre groupe, après une nuit blanche froide et plutôt angoissante, il retrouvera son chemin au petit matin. Kheulfa, lui, ne reconnaîtra pas son erreur et continuera à bomber le torse devant ses novices, ne réalisant pas que son erreur aurait pu leur être fatale. Moralité : ne jamais sous-estimer la nature. ■